

Le débat culturel *Le Masque et la Plume* : figures du dialogue et du dialogisme

The cultural debate *Le Masque et la Plume* :
figures of dialogue and dialogism

Marina-Oltea Păunescu¹

Abstract: Taking as a starting point the particular case of a radio talk-show (*Le Masque et la Plume*, broadcast on France Inter), the author examines a certain number of recurring opinions referring to what constitutes a debate: the polemical nature of the debate (true/false), the pursuit of a winning strategy, the exploitation of truth stakes. The analysis of the corpus, carried out with the help of tools borrowed from the field of pragmatics and erotetic logic, reveals, despite the dominant epistemological habitus (debate = argument), an obvious dialogic dimension: in fact, the participants in the debate seem to prefer cumulative logic (A and B) to disjunctive logic (A or B). Thus, the author sets out to substitute the traditional descriptions of the debate, *assertoric* in essence ($p_1 \leftrightarrow p_2$), with a model of *problematological* analysis, articulated around the pair *Question - Answer* (Q - A). Unlike classic conceptions exclusively centred on the polemical dimension of the debate, the Q - A model has the methodological advantage of being able to absorb, in an economical format, the two dimensions at stake in every debate: the polemic *and* the dialogue.

Key words: argument, debate, dialogue, dialogism, proposition, question, answer.

1. Liminaires²

1.1. La notion de *débat* suscite généralement la représentation d'un espace de délibération ritualisé, à l'intérieur duquel plusieurs discours, appartenant à des locuteurs distincts, s'affrontent à propos d'un objet particulier. L'imaginaire théorique spontanément associé

¹ Universitatea din București, Facultatea de Limbi și Literaturi Străine; paunescu2000@yahoo.com.

² Cet article reprend une partie des hypothèses et de l'argumentation développées dans notre thèse : *Le Masque et la Plume – les formes d'un enjeu : l'individuation discursive*, soutenue en 2002 à l'Université Paris XIII sous la direction du professeur P. Charaudeau. V. aussi Păunescu 2006.

au débat y voit la manifestation d'une *antilogie*³ : mise en présence de deux discours exprimant deux opinions contraires en marge de la vraisemblance ou du bien fondé des faits soumis à discussion. Genre éristique par excellence, le débat se définit essentiellement à travers trois paramètres : 1. la mise en présence de *deux assertions dont l'une est la négation de l'autre* ($p_1 \leftrightarrow p_2$). 2. la poursuite d'une *stratégie gagnante*. 3. l'exploitation des *enjeux de vérité*.

1.2. Le débat représente ainsi un lieu de délibération, et donc implicitement d'argumentation : les stratégies de contradiction, falsification, réfutation des thèses de l'adversaire relèvent de plein droit de l'argumentation. Pourtant, *strategia* n'est pas nécessairement *polemos*. Il y aurait également des discours argumentatifs sans perdant ni gagnant, ou dont le véritable gagnant n'est pas l'un ou l'autre des locuteurs engagés dans le débat, mais le *tiers* pour qui ces locuteurs argumentent. Tel est, par exemple, le cas du débat culturel *Le Masque et la Plume*⁴, sur France Inter. Dans ce cas particulier, l'objet du débat n'est pas un fait, mais un signe⁵ : la représentation d'un événement culturel et le jugement de valeur auquel cet événement donne lieu. Or, argumenter sur des valeurs n'installe pas nécessairement les débatteurs dans le terrain de la contradiction et du désaccord : la force de l'argumentation ne réside pas dans le caractère irréfutable du raisonnement *vrai*, mais dans la possibilité que *plusieurs raisonnements* soient reconnus comme étant *également valides*. Le débat quitte à ce moment sa condition d'échange agonale, soumis à la logique du vrai et du faux, pour devenir un lieu de complémentarité, proche du dialogue⁶.

³ Dans l'opinion de Trognon 1990, le débat se structure autour du couple *énonciation - mise en question* ($p_1 \leftrightarrow p_2$). Seconde propriété du débat : son issue est une séquence où l'un ou l'autre des participants « emporte le morceau » et finit par imposer sa propre opinion. Vion (1992 : 138-139) considère à son tour que dans le débat, « la compétitivité l'emporte sur les marques de coopération, puisque l'objectif d'une telle interaction est avant tout l'expression de la divergence ».

⁴ Déroulée en public, l'émission réunit, autour d'un animateur vedette (Jérôme Garcin), les meilleurs spécialistes qui échangent leurs opinions sur les derniers films, livres ou pièces de théâtre.

⁵ Comme tout discours, l'argumentation la plus « objective » a moins à faire avec le visible et le réel qu'avec sa mise en mots. Le réel en soi, en tant qu'objectualité, n'est pas discutable, ce n'est que sa représentation par le sujet locuteur qui peut l'être. L'objet du discours argumentatif est donc de l'ordre de la représentation : le discours (quel qu'il soit) charrie la représentation des objets, non les objets en soi. Excepté l'expérience de sa manifestation sous sa forme la plus rudimentaire, qui est celle de la monstration et du constat (x est là), la relation du sujet au réel passe également par les catégories de l'évaluation, de l'appréciation, de la comparaison. Pour ce faire, le sujet fait appel à des systèmes de valeurs, use de stratégies, convoque des savoirs. Ainsi transformé, le réel perd sa rugosité empirique et passe en objet de discours, devenant par là même discutable, argumentable.

⁶ Nous allons définir le dialogue comme une interaction finalisée entre deux instances (le locuteur et l'auditeur), dont le déroulement reste subordonné à un double conditionnement : (i) de consistance sémantique (le maintien des présupposés institués par la question initiale) et (ii) de cohérence illocutoire : tout dialogue abrite une structure

1.3. La facture argumentative du débat suffit généralement à légitimer sa constitution essentiellement polémique : l'argumentation n'est-elle pas un échange de *propositions contradictoires* ? Nous allons hasarder l'hypothèse suivante : *Le Masque* n'est pas un débat essentiellement polémique, mais présente une nette dimension dialogale et dialogique. Cependant, dire d'un débat qu'il est non polémique, n'est-ce pas le priver de sa dimension constitutive ? Le paradoxe disparaît si on refuse d'identifier les différentes manifestations du débat à l'unicité d'un type ou modèle : en réalité il n'y a pas *un* débat, mais *des* débats.

Nous allons donc tenter une modélisation du débat qui soit apte à intégrer les deux dimensions à la fois : la polémique *et* le dialogue. Pour ce faire, nous allons substituer aux descriptions traditionnelles, d'essence *assertorique* ($p_1 \leftrightarrow p_2$), un modèle d'analyse *problématologique*, articulé autour du couple *Question - Réponse* (Q - R).

1.4. Cette décision suppose, en amont, une clarification conceptuelle des notions de *proposition (thèse)*, *problème*, *problématique*, à la base de la réflexion actuelle sur le débat et l'argumentation, à la lumière de deux paradigmes épistémologiques distincts : le *propositionnalisme* et la *problématologie*.

2. L'argumentation dans le paradigme propositionnaliste

2.1. Une des caractéristiques fondamentales de l'action humaine est représentée par sa dimension de rationalité. L'être humain agit au nom de la raison. Cette dernière se fonde sur les idées de nécessité, de vérité univoque, de démonstration, nées avec la philosophie grecque. Le postulat de rationalité s'applique ainsi au sujet pensant et agissant et, à travers lui, à ce type particulier d'action humaine représenté par le discours et l'argumentation (*logos*).

2.2. Cette manière de caractériser le *logos* coïncide avec la mise en place d'un paradigme – le *propositionnalisme* – qui a cours dans la pensée occidentale depuis Aristote jusqu'à la sémantique référentielle héritée de Frege. À cela, plusieurs conséquences :

- un point de vue descriptif sur la signification, réduite à un problème de stricte adéquation entre le contenu asserté (*p*) et le monde ;
- l'occultation de la dimension intersubjective du langage : le rôle du sujet est limité à celui d'un simple vérifieur chargé d'enregistrer, sur le mode du constat, la conformité du rapport entre les « mots » et les « choses » ;
- la marginalisation des aspects du langage échappant à la

de type Question - Réponse (Jacques 1979). Non qu'il soit lui-même articulé comme une suite ordonnée de questions - réponses ; mais le sens même de la démarche dialogique réside dans le trajet qui lie une question, souvent implicite, à l'assertion qui en constitue la réponse.

logique du vrai et du faux, et dont l'analyse sera éventuellement calquée sur le modèle propositionnel ;

- une conception du discours entièrement centrée autour de la notion logico-philosophique de *vérité*, qu'il s'agisse (i) d'une vérité d'adéquation : une proposition est vraie si elle permet d'affirmer quelque chose sur le monde, (ii) d'une vérité de consistance : contrôler la vérité d'une proposition serait s'assurer de sa consistance à l'intérieur d'un ensemble d'autres *propositions* ou système⁷. Le *logos*, synonyme de raison, se définit désormais sur la base des rapports logiques qui transforment un ensemble de propositions dans un tout cohérent.

C'est le début de la réflexion sur l'argumentation, dont la force ne dépend pas de ce qui est hors discours (pouvoir véridique de la référence empirique, relation entre les mots et les choses), mais uniquement de ce qui est dit et de la façon dont ce qui est dit est organisé par celui qui parle. Une argumentation minimale se compose ainsi de deux propositions : celle dont on veut transmettre la vérité (*thèse*), et celle dont on se sert pour appuyer ce qui est dit dans la première (*argument*). Or, la vérité d'une thèse justifie *ipso facto* le rejet de l'autre : penser en vérité signifie exclure les propositions contradictoires.

2.3. C'est également ce qui explique les conceptions exclusivement polémiques de l'argumentation, et ce, malgré le crédit d'une « dimension *fondamentalement* dialogique » (Doury 1995 : 224). Si l'activité argumentative est dite *dialogique*, ce n'est qu'en référence à la présence (effective ou postulée) d'un interlocuteur qu'il s'agit de persuader. Le caractère « dialogique » de l'argumentation rend compte ainsi de l'effort du locuteur qui tente de transformer le discutabile en indiscutable, le dissensus en consensus. Consensus, c'est-à-dire suppression de l'alternative. Les vertus iréniques de la formulation cachent une forme insidieuse de violence : le consensus est atteint lorsque je réponds à la place d'autrui, qui rentre dans *ma* logique, se rend à *ma* réponse, assume *ma* vérité.

2.4. Le propositionnalisme doit donc affronter ce paradoxe : la possibilité même de l'argumentation réside dans la *discutabilité* de la thèse. Si la thèse est discutabile, c'est que plusieurs opinions sont possibles. Or, si l'on compare les diverses définitions de l'argumentation, tous les modèles théoriques se ramènent finalement

⁷ C. Normand (1980 : 29-30) oppose en ce sens *vérité formelle* et *vérité matérielle*. La première concerne la validité des inférences. « C'est la vérité dont il est question dans le calcul des propositions [...]. Le calcul des propositions, donnant les règles des inférences valides, permet de dire pour chaque opération logique (conjonction, disjonction, implication, négation) si la proposition résultante est V ou F, en fonction de la valeur de vérité attribuée aux prémisses. [...] La vérité du contenu, *i.e.* la correspondance entre l'énoncé concret (dont la proposition est la forme logique) et l'état de choses représenté relève de la *vérité matérielle*. Cette dernière n'est plus d'essence logique, mais ontologique. »

à un seul cas de figure : s'imposer devant autrui, réduire l'alternative, occulter le problématique.

L'argumentation serait-elle définitivement fermée à la pensée de la différence ? Si non, peut-on envisager une théorie de l'argumentation qui donne son sens à l'altérité, et ce faisant, possède une dimension dialogique qui ne soit plus le résultat d'un surplus rhétorique, mais une réalité constitutive ?

3. L'argumentation dans le paradigme problématologique

3.1. Le développement des recherches en pragmatique linguistique, philosophie ou rhétorique ont fini par substituer au paradigme propositionnaliste, d'essence assertorique, le paradigme *problématologique*, fondé sur la relation *question - réponse*⁸. La *question* devient dès lors essentielle, au même titre que les notions de *problème*, *problématique*, dont on redécouvre le potentiel heuristique. En substituant au déterminisme vérifonctionnel une conception du sens comme *interprétation*, la problématologie rend compte de l'existence des *alternatives de sens plurielles*, que le propositionnalisme avait réprimé au nom de la vérité, et récupère ainsi la dimension du *sujet*. Ce sera le mérite des pragmatiques contemporaines d'insister sur le fait que ce sujet « n'est pas un sujet vide mais une compétence qui veut dire la vérité ou ne le veut pas [...] ; que ce vouloir-dire-la-vérité est modifié par un pouvoir, un savoir et même par un devoir » (Parret 1989 : 211), autant de modalités activement impliquées dans les jeux de stratégie qui fondent la rationalité du sujet.

3.2. Il devient donc possible d'invoquer, à côté du paradigme classique, articulé autour du primat de l'assertion, un nouveau paradigme qui s'est progressivement constitué en réplique au modèle logique de la raison. Ce nouveau paradigme est appelé par M. Meyer (1986) *problématologique*, mais on peut également l'appeler *dialogique*, *communicationnel* ou tout simplement *pragmatique*. La problématologie émerge dans le contexte d'un déplacement fondationnel qui enlève à l'assertion son caractère premier : en fait, le sujet n'asserte que pour répondre aux multiples *questions* qui se posent à lui. La problématologie constitue ainsi un discours sur la rationalité de la raison, et envisage cette rationalité en tant que processus de questionnement⁹.

⁸ Sur le déplacement de paradigme opéré par cette substitution, v. Meyer 1986, Apel 1994, Parret 1999.

⁹ Ce fut R. Collingwood qui formula, pour la première fois, l'hypothèse du caractère premier du questionnement dans la détermination progressive du savoir. Cette intuition revêt chez Collingwood la forme du *principe de corrélation question - réponse*, qui établit que « la compréhension de tout énoncé dépend de la détermination de son caractère de réponse, et donc de l'explicitation de la question dont il est corrélatif » (Collingwood 1939 : 31-32).

Collingwood oppose ainsi à la puissante doctrine propositionnaliste une logique

3.3. La théorie de l'argumentation ne tardera pas à exploiter les fruits de ce renouveau épistémologique. En effet, « il est une réalité qui s'impose de façon constante, à savoir que dans tout raisonnement, dans toute pensée, il y a une question, et que le produit qui en résulte doit être étudié en tant que réponse » (Hoogaert 1996 : 53). On peut dès lors voir dans l'argumentation, outre le simple agencement d'une structuration formelle (chemin allant des prémisses à la conclusion), son rapport à la *problématisation*, en tant qu'articulation des *questions* et des *réponses*.

3.4. Cette opinion semble également partagée par P. Charaudeau :

en problématisant, le sujet argumentant donne à son interlocuteur le moyen (plus ou moins explicite) de repérer le cadre de questionnement auquel il faut rattacher l'acte d'assertion. (...) Une assertion ne prête à aucune discussion (ni argumentation) tant qu'on ne perçoit pas sa *mise en cause* possible. (Charaudeau 1998 : en ligne)

L'énoncé (1), par exemple :

(1) Le premier ministre démissionne.

peut très bien n'être qu'un simple constat. Il ne constitue l'objet d'une argumentation qu'à partir du moment où est envisagée la possibilité de l'assertion opposée :

(2) Le premier ministre ne démissionne pas.

ce qui permet de repérer le *cadre de problématisation* qui sous-tend les deux assertions :

(3) Est-ce que le premier ministre démissionne ?

La notion de *problématisation*, telle qu'elle est théorisée par Charaudeau, se limite aux situations où la discutabilité de la thèse découle de sa qualité de réponse à une question totale (définie à travers le caractère disjonctif de ses réponses : ou A, ou B).

À son tour, Plantin (1990 : 63) situe le point de départ de l'argumentation dans la contradiction : « le processus argumentatif

des questions et des réponses qui interprète l'activité de pensée non en termes de propositions, mais à travers la tension problématique qui détermine le rapport entre une question et la réponse censée l'éclaircir. Ce qui est ainsi affirmé, c'est la primauté logique du questionnement sur les logiques dites propositionnelles, en même temps que la nature essentiellement dialogique du rapport liant questions et réponses.

La logique érotétique a montré à son tour que la *question* seule ne peut faire l'objet d'une étude en soi : c'est la relation *question - réponse* qui est fondamentale, de même que les différentes situations où cette relation se manifeste dans le monde.

se déclenche à partir des *réponses contradictoires* à une question commune ».

3.5. On retrouve en ce point la vision essentiellement polémique ou conflictuelle que les théories de l'argumentation proposent de la situation argumentative :

(Q *Le président va-t-il gagner les élections ?*)

T ₁ =R ₁ Le président va gagner les élections.	T ₂ =R ₂ Le président ne va pas gagner les élections.
----------------------------------------------------------------------	-----------------------------------------------------------------------------

3.6. Or, il arrive que l'énoncé de la thèse suppose, en amont, l'existence d'une problématique ouverte à une *pluralité de réponses différentes*, mais *non contradictoires* à une question commune :

(4)	Q	<i>Qu'est-ce que vous aimez dans ce film ?</i>	
	R ₁	Ce que j'aime c'est	x ₁
	R ₂		x ₂
	R ₃		x ₃
	...		
	R _n		x _n

Dans ce contexte, argumenter ne signifie plus, pour les locuteurs, demeurer chacun enfermé dans son propre projet de sens, mais développer conjointement un même discours. Ce dernier n'est plus sous-tendu par des enjeux polémiques, puisque les locuteurs ne sont plus des adversaires, mais des partenaires engagés dans une confrontation effective des croyances sur un problème donné. Conçue de cette manière, l'argumentation parvient à intégrer, comme une de ses données constitutives, la dimension du dialogue.

3.7. La *discutabilité* de la thèse ne se résume donc pas uniquement à l'éventualité de sa *mise en question*. Une thèse est également discutabile dans sa qualité d'alternative à un problème qui suscite *plus d'une réponse possible*. Dans les deux cas, l'énoncé de la thèse *répond*, malgré son caractère assertorique, à l'expression d'une *question* ou *problème* qui, le plus souvent, demeure à l'état implicite. Le discours argumentatif est donc *problématologique* dans la mesure où il accorde existence au questionnement au sein même des assertions qui l'expriment : l'assertorique dérive du problématique.

4. Mise en place du modèle Question - Réponse : figures du dialogue et du dialogisme dans « Le Masque et la Plume »

4.1. Dans notre opinion, l'aspect plus ou moins polémique du débat serait la conséquence directe du rapport entre *argumentation* et

problématisation. Ainsi, un débat construit sur la base des *questions totales* aura un caractère beaucoup plus polémique qu'un débat engendré à partir des questions *ouvertes* ou *catégorielles*.

Dans le premier cas, la structure disjonctive de la problématique exclut la possibilité d'avoir plus d'une réponse vraie à la fois. L'incompatibilité logique des réponses explique le caractère conflictuel du débat en même temps que son opacité aux solutions alternatives. À l'opposé, un débat construit sur la base des questions ouvertes ou catégorielles ne se fonde plus sur une logique d'exclusion, mais davantage sur une logique cumulative. En effet, il ne s'agit plus de choisir entre A ou B, puisqu'on peut avoir à la fois A et B.

4.2. Ceci est d'autant plus évident dans le cas des questions contenant une dimension appréciative ou évaluative :

- (5) Qu'est-ce que vous aimez ? vs Qu'est-ce qui vous gêne dans ce film ?

Si la réponse est « vraie » (*i.e.* adéquate, recevable), elle l'est relativement à l'interprétation ou à l'évaluation d'un sujet. Plusieurs interprétations étant possibles, la question se définit par le caractère non exclusif ou pluriel de ses réponses.

4.3. Dans ce contexte, le débat devient un lieu où ce qui anime, voire oppose les locuteurs, est leur manière individuelle de se rapporter non pas à des *thèses*, mais à des *questions* ou *problèmes*.

4.4. Au niveau du *Masque et la Plume*, le couple question - réponse définit aussi bien (i) la relation discursive entre l'animateur et ses allocutaires - nous allons noter cette première relation [q - r], que (ii) le discours des allocutaires eux-mêmes, lui-même composé d'une série successive de questions - réponses. Autrement dit, la structure du discours en (ii) a la forme d'une intervention dialogique de forme Q - R, Q étant généralement implicite. Nous allons noter cette seconde relation [Q - R]. Une réponse à la question de l'animateur, q, constitue ainsi une intervention complexe de forme r [(Q) - R], Q étant généralement implicite. Nous obtenons ainsi le schéma de base de l'émission, construit autour du format *Question-Réponse*.

4.5. La relation [q - r] rend compte de l'organisation du discours sous forme de séquences (a) appartenant à plusieurs locuteurs distincts, (b) formulées en réponse aux questions de l'animateur, les mêmes pour tous les locuteurs, de sorte que (c) pour un même laps temporel, l'ensemble des interventions considérées constitue autant de réponses à une seule et même question. Nous avons choisi d'attribuer à cette dernière la forme d'une question ouverte, **q** :

- (6) **q** Que pensez-vous de F ?

diversement configurée par l'animateur au départ : q-1 « classer F » / q-2 « aimer F » / q-3 « penser p de F », etc. **q** pourrait ainsi se formaliser comme suit :

- (6') **q** Que pensez-vous de F ?
 $Q K_{je} [B_{tu} P_{(F)}]$

où Q = opérateur de question, K = savoir, B = croire, P = prédicat évaluatif. Soit, dans le modèle de Hintikka (1976) : « Fais-moi savoir que tu penses P (bon/mauvais) de F ».

La question se décompose donc en deux parties :

- (a) un impératif : « Fais-moi savoir » ;
 (b) l'objet sur lequel porte cet impératif, qui correspond à l'état épistémique désiré par le questionneur : « Je sais que tu penses P (bon/mauvais) de F ». Ce dernier représente le *desideratum* de la question.

Le desideratum moins l'opérateur épistémique (K) nous livre la présupposition de la question :

- (7) $(\exists F), [B_{tu} (P_{(F)})]$
 « Il existe un film F, tu penses P (bon/mauvais) de F ».

Exemples :

- (8) **q** J.G. : ... Thierry va nous dire ce qu'il pense et du film et de Marie [12.04.1998]
 $Q K_{je} [B_{T.J.} P_{(F)}]$
 $Q K_{je} [B_{T.J.} Q_{(M)}]$
r T.J. : j'en pense beaucoup de bien...
[P, Q] = beaucoup de bien
- (9) **q** J.G. : (...) comment classez-vous ce-celui-là Pierre Murat ? [12.04.1998]
 $Q K_{je} [B_{P.M.} P_{(F)}]$
r P.M. : moi je je trouve que c'est peut-être son son meilleur film sur ce sujet-là de la trilogie c'est peut-être celui que je préfère...
[P] = c'est peut-être son meilleur film sur ce sujet-là de la trilogie c'est peut-être celui que je préfère
- (10) **q** J.G. : ... un film absolument merveilleux qui a partagé cet enthousiasme Michel Ciment ? [9.03.1997]
 $Q K_{je} [B_{M.C.} P_{(F)}]$
r M.C. : Oui moi j'ai énormément aimé ce film...
[P] = j'ai énormément aimé ce film

4.6. On constate que dans leur partie initiale, les interventions des critiques constituent bien des réponses syntaxiquement et sémantiquement adéquates, dans la mesure où (a) elles respectent la

catégorie syntaxique de la variable x , en question ; (b) elles conservent les présupposés de la question initiale. Ainsi, toutes les réponses spécifient une valeur pour x , en question ou, dans le cas des questions totales, attribuent une valeur à p ¹⁰, ce qui entraîne la satisfaction du desideratum de la question.

4.7. Dans leur qualité de réponses possibles¹¹, ces énoncés doivent satisfaire également les exigences pragmatiques relatives à leur contexte d'occurrence. En effet, on attend des locuteurs qu'ils proposent une *évaluation argumentée* des films pris en discussion. Les locuteurs ne se limitent donc pas tout simplement à « répondre », mais fournissent toute une série d'informations censées justifier, expliciter, développer leurs réponses.

4.8. L'analyse de la structure sémantique des interventions permet un certain nombre d'hypothèses au sujet des mécanismes mobilisés dans la construction d'une réponse sémantiquement et pragmatiquement adéquate. Ainsi, les exemples que nous avons choisis possèdent en commun une structure syntaxique largement récurrente sur l'ensemble de notre corpus¹² : les phrases pseudo-clivées (CE QU p , C'EST x) – structures où une idée d'existence étant présupposée au départ, son identité ne sera connue que dans la deuxième partie de la phrase. Or, le clivage fonctionne comme une *réponse à une question* (explicite ou implicite) dont on présume qu'elle a été posée plus tôt dans le texte.

4.8.1. Dans notre opinion, la présence des pseudo-clivées signale, dans le plan discursif, le glissement progressif des questions de l'animateur (q) aux questions suscitées par la problématique du locuteur lui-même (Q). Parallèlement à ce phénomène, on passe d'un présupposé général (« $\exists F$ ») à des présupposés plus spécifiques (« $\exists x_1$ », « $\exists x_2$ » ..., « $\exists x_n$ »), dont l'ensemble permet une lecture du film comme stéréotype :

$$\Sigma_F \{x_1, x_2, x_3, \dots x_n\},$$

où x = « mise en scène », « acteurs », « personnages », « rythme », « durée », etc.

4.8.2. La question de l'animateur, q , se ramène ainsi à une problématique binaire, *grosso modo* articulée autour des deux aspects : positif (« Qu'est-ce que vous aimez ? ») vs négatif (« Qu'est-ce qui vous gêne ? ») du film. Cette hypothèse est confirmée au niveau des réponses R dont la structure : CE QU p , C'EST x est telle que l'élément p , diversement configuré (« j'aime x », « x me plaît », « x est bon / formidable

¹⁰ Soit, dans la formalisation proposée par Hintikka (1976) :

$K_{je}(p)$, « Je désire savoir si p est V ou si p est F », où p = contenu propositionnel de la question.

¹¹ Une réponse R à une question Q est une *réponse possible* si elle est syntaxiquement et sémantiquement compatible avec Q .

¹² Pour un développement et des analyses plus détaillés, nous renvoyons à Păunescu (2006).

/ extraordinaire / intéressant / étonnant / réussi / magnifique, ... »
 vs « x m'ennuie / me gêne / m'agace, ... »), coïncide avec le jugement
 évaluatif du sujet.

- (11) **q** Que pensez-vous de F ?
 $(\exists F), [B_{tu}(P_{(F)})]$
- r** [(Q) - R]
 (Q) Qu'est-ce que vous aimez / qu'est-ce qui vous gêne dans F ?
 $(\exists x, x \in \Sigma_F) [B_{tu}(P_x)]$
- R Ce que j'aime / Ce qui me gêne, c'est x.
 où $\forall x, x \in \Sigma_F$

4.8.3. Nous dirons ainsi que pour toute réponse r, satisfaire le desideratum de la question revient à spécifier au moins un élément, x, tel que $x \in \Sigma_F$. Dans une formulation plus intuitive, on a d'une certaine façon quitté q (hypothèse fondée sur la structure présuppositionnelle de R) mais on continue d'y répondre, dans la mesure où la relation Q - R ne fait que préciser la problématique initiale. C'est également ce qui explique que sous leur forme développée, les réponses à la question de l'animateur ne soient pas tout simplement informatives, mais *hyper-informatives*. Dans notre opinion, c'est à cet « excès » que les réponses doivent leur inscription dans un horizon proprement pragmatique.

4.8.4. Les réponses r manifestent ainsi une structure sémantique et pragmatique complexe due à un phénomène d'atomisation qui fait qu'à partir d'un certain moment, linguistiquement marqué, elles deviennent solidaires d'un questionnement distinct, quoique subordonné à celui de l'animateur. Cette particularité des interventions leur permet de fonctionner à la fois comme réponses à la question de l'animateur (q - r), en même temps que de s'en détacher en tant que réponses aux questions ponctuelles à travers lesquelles le locuteur problématise les différents aspects du film comme stéréotype (Q - R).

- (12) J.G. : Danielle Heymann ?
 D.H. : Bon euh moi je je suis assez fascinée par par ce monsieur je trouve que que ce film-là le troisième volet de sa trilogie est aussi dérangeant que les deux premiers mais euh moins émouvant (...) [30.04.1995]
- q** Que pensez-vous du film ?
 $(\exists F) [B_{D.H.} P(F)]$
- r** Je trouve que ce film-là est aussi dérangeant que les deux premiers mais moins émouvant.
 $[P] = F$ est aussi dérangeant que les deux premiers mais moins émouvant.

Alors¹³ ce que je trouve de très étonnant
 (je n'aime pas trop le va et vient systématique Gaza Sarajevo
 on revient dans la vie quotidienne des gens bon la télévision
 bon tout ça est un petit peu systématique artificiel voulu)
mais / ce qui est tout à fait étonnant c'est la technique de
 narration de cet homme
et ce qui est tout à fait extraordinaire c'est qu'il présente son
 meurtrier qui fait partie de cette foule indifférenciée pendant
 très longtemps et que c'est un jeune homme extrêmement
 sympathique à qui il arrive vraiment des incidents mineurs
 et qu'à la fin lorsqu'il commet l'inéluctable on est presque
 de son côté.

(Q) *Qu'est-ce que vous aimez dans le film ?*

$(\exists x, \forall x, x \in \Sigma_p) [B_{D.H.}(P_x)]$

R₁ Ce qui est tout à fait étonnant c'est la technique de narration
 de cet homme.

x₁ = [la technique de narration]

R₂ et ce qui est tout à fait extraordinaire c'est qu'il présente son
 meurtrier...

x₂ = [le personnage du meurtrier]

(13) J.G. : Michel ?

M.C. : (...) ce film il est délectable il est délectable (...) [3.05.1998]

q Que pensez-vous du film ?

$(\exists F) [B_{M.C.} P(F)]$

r Ce film il est délectable.

¹³ On considère généralement qu'au niveau des interventions monologiques assumées par un seul locuteur, *alors* joue le rôle d'un *topic shift* (signal de changement du thème), dont l'énonciation viendrait à la fois conclure un épisode et délimiter une nouvelle séquence thématique. C'est ce qui justifie, d'ailleurs, son insertion à l'intérieur d'un paradigme fonctionnel homogène, celui des marqueurs de thématisation, dont le rôle consiste à expliciter, chaque fois que l'énonciation se prolonge, le mode de progression thématique du discours, *i.e.* les relations de succession (*et, et puis*), d'opposition (*mais*) ou de reprise thématique (*mais, donc, et*) dont le discours est en permanence le lieu.

Dans notre opinion, *alors* possède, à l'oral, un fonctionnement à la fois original – et dans ce sens, il ne peut être transféré sur aucune autre marque formelle – et spécifique, dans la mesure où il exploite la dimension d'anaphoricité inhérente à son sémantisme. Plus précisément (et contrairement aux marqueurs de thématisation), *alors* opère le renvoi de la séquence en cours à une question préalable. Le renvoi opère au niveau des actes (*Q alors R*), et non à celui des contenus (*si p, alors q*). Autrement formulé, l'énonciation de *alors* renvoie en premier lieu à la pertinence d'une problématique (*Q est le cas*), et à travers elle au passage, opéré en discours, d'un thème à un autre. S'il y a donc opération d'anaphorisation, cette dernière ne possède pas une dimension propositionnelle, mais dialogique. *Alors* se définirait donc essentiellement comme un marqueur de problématisation discursive, hypothèse qui permet d'expliquer l'apparente capacité de ce morphème à induire le thème de discours ou D-thème. Le D-thème étant *ce dont il est question, i.e. ce* (personne, objet, événement) à propos de quoi a lieu le questionnement du sujet, il en résulte que ce n'est pas tant *alors* que la question qui induit le D-thème. Le D-thème est inséré dans le discours *en tant qu'il est problématisé*, c'est-à-dire montré comme faisant l'objet d'une question préalable. La *thématisation* serait donc étroitement liée à la *problématisation* (v. Păunescu 2002).

[P] = ce film est délectable

ce qui est peut-être le moins réussi dans le film qui est à mon avis vraiment réussi c'est les les ballets collectifs les les ballets d'ensemble (...)

mais ce qui est intéressant c'est qu'on a on a remarqué depuis trois quatre ans le cinéma français est redevenu social avec des films justement de X, Y, Z, etc. (...)

et moi ce qui me plaît évidemment c'est que c'est avant tout une histoire d'amour

et c'est vrai que L. est d'une sensualité formidable.

(Q) *Qu'est-ce qui est le moins réussi dans le film ?*

$(\exists x, \forall x, x \in \Sigma_P) [B_{M.C.}(P_x)]$

R₁ Ce qui est peut-être le moins réussi c'est les les ballets collectifs.

x₁ = [les ballets collectifs]

R₂ mais ce qui est intéressant c'est que depuis trois quatre ans le cinéma français est redevenu social.

x₂ = [le cinéma français est redevenu social]

R₃ et moi ce qui me plaît évidemment c'est que c'est avant tout une histoire d'amour (...)

x₃ = [F est une histoire d'amour]

R₄ et c'est vrai que L. est d'une sensualité formidable.

x₄ = [Virginie L.]

4.8.5. Étant donné le dispositif interlocutif de l'émission analysée, nous avons considéré que les questions (Q), de facture implicite, sont adressées aux critiques par les auditeurs de l'émission. En effet, les critiques sont des experts des médias. Conséquemment, l'attitude du public face aux critiques et à leur savoir sera naturellement une attitude de curiosité et d'attente cognitive. À leur tour, les interventions des critiques nourrissent un imaginaire de problématisation en soulevant les questions que leurs destinataires idéaux seraient censés se poser. Dans ce sens, les critiques ne s'adressent pas uniquement à l'animateur, mais essentiellement au public présent dans le studio, et simultanément aux auditeurs de l'émission.

4.9. Nous dirons ainsi qu'à travers leur mode de structuration, les discours du *Masque* expriment le rapport dialogal et dialogique entre une question ouverte, **q** : *Que pensez-vous de F ?* – sorte d'archi-question qui organise l'espace du débat – et l'ensemble de ses *réponses possibles*, **r**¹⁴ :

¹⁴ C'est ce qui justifie la présence des pronoms interrogatifs, dont la reprise assertorique (**ce qui m'intéresse**, **ce que j'aime**, **là où c'est formidable...**) renvoie à des questions que l'interlocuteur aurait pu poser et que le discours du locuteur manifeste en tant que réponse.

- (14) **q** *Que pensez-vous de F ?*
 (Q) *Qu'est-ce que vous aimez vs qu'est-ce qui vous gêne dans F ?*
 $(\exists x, \forall x, x \in \Sigma_F) [B_{tu}(P_x)]$
 « vous aimez x » / « x vous gêne »
- | | |
|----------------|----------------|
| R ₁ | x ₁ |
| R ₂ | x ₂ |
| R ₃ | x ₃ |
| ... | |
| R _n | x _n |
- r** {R₁, R₂, R₃, ... R_n}

S'agissant d'une question ouverte, les réponses **r** auront également le statut de *réponses partielles*¹⁵.

4.9.1. Dans le cadre d'une même émission on débat de plusieurs films, c'est-à-dire que les questions sont formulées en rapport à des objets de discussion différents. Tant que les questions restent centrées sur un même objet (même film), on demeure dans les limites d'un même dialogue.

4.9.2. Un dialogue prend fin si l'un des participants produit un énoncé sémantiquement non consistant avec l'objet de discussion. Changer d'objet revient donc à entamer un nouveau dialogue.

4.9.3. Une question peut être considérée comme étant close au moment où elle reçoit une *réponse concluante*¹⁶. Cette situation entraîne la fin du processus de questionnement sur un objet donné en même temps que le *passage d'un objet de discussion à un autre* : on passe à un nouveau film.

4.9.4. L'ensemble des réponses possibles formulées en référence à un même objet tend vers une réponse potentiellement concluante. En effet, un locuteur n'a pas la possibilité d'envisager concrètement toutes les réponses possibles au regard d'un objet donné, afin de pouvoir produire, à lui seul, une réponse concluante. Il en résulte qu'une réponse possible n'est pas nécessairement une réponse concluante.

4.9.5. Une réponse concluante est donnée par l'intersection non vide de l'ensemble des interventions considérées en rapport à un même objet de discussion (même film).

4.9.6. Passer des réponses partiellement concluantes à des réponses complètement concluantes entraîne la fermeture de la série Q - R et marque la fin possible du dialogue. Théoriquement, un

¹⁵ Dans la terminologie de Hintikka (1978), une réponse est « partielle » (angl. *partial answers*) si, tout en présentant un cas de substitution vraie de la matrice, elle ne satisfait pas complètement le desideratum de la question initiale.

¹⁶ Une réponse concluante satisfait au besoin informatif du questionneur sans entraîner de questions supplémentaires.

dialogue s'arrête lorsque toutes les réponses possibles à une même question ont été épuisées (lorsque x a été entièrement spécifié)¹⁷.

4.10. L'analyse que nous avons proposée du *Masque* est ainsi celle d'un dialogue à travers lequel une réponse partielle est progressivement complétée en vue d'aboutir à une réponse complètement concluante.

5. Conclusion

5.1. L'opposition que nous avons établie entre les deux types de paradigmes, *propositionnaliste* et *problématologique*, nous a permis d'aborder la réflexion sur le débat sous un angle méthodologique distinct par rapport à celui des approches traditionnelles. Dans ce sens, nous avons essayé de dépasser la vision strictement polémique du débat à travers l'analyse du *processus interrogatif* qui lui est sous-jacent. Nous avons démontré ainsi qu'aucune assertion (thèse) n'est évaluable en dehors de son inscription dans un contexte problématisant, de type question - réponse. La différence serait que dans le cas des séquences polémiques, la problématisation (dans le sens de « mise en question ») prend pour objet une énonciation antérieure, dont on conteste la valeur de vérité, alors que dans le cas des séquences non polémiques, la problématisation désigne un questionnement topique (metteur en scène ?, acteurs ?, rythme ?, durée ?, etc.) dont la résolution fait appel à la mise en place d'un *schéma d'objet*, i.e. d'une *représentation partielle* du référent (en l'occurrence, des films pris en discussion). C'est d'ailleurs ce qui permet que deux locuteurs parlent d'une seule et même « chose » sans pour autant construire le même objet, puisque dans chacune de leurs interventions, le stéréotype du film est actualisé de manière *différente*. Le modèle *Question - Réponse* ouvre ainsi vers une vision du débat fondée sur la *différence*, et non sur la *vérité*.

5.2. Dans notre opinion, le modèle Q - R est beaucoup plus apte à rendre compte d'un certain mode de manifestation du débat, à savoir *le débat culturel*. Contrairement aux modèles classiques, exclusivement centrés sur sa dimension polémique (opposition vrai/

¹⁷ Cette stratégie n'est pas sans rappeler les formes du dialogue référentiel tel qu'il a été théorisé par Jacques (1979). Pour ce dernier, la finalité du dialogue est la construction d'une proposition dont l'énonciation correspond à l'expression d'une croyance commune (**nous croyons**, **nous trouvons**), moment qui marque la fin (avec le double sens de *terme* et de *finalité*) du dialogue.

Dans le cas du *Masque*, il s'agit plutôt de faire émerger la *différence* (**moi je crois**, **moi je trouve**) à travers une série de réponses dont la particularité réside justement dans leur capacité à spécifier diversement x, en question. Ce faisant, ces réponses s'inscrivent néanmoins comme réponses à une problématique commune. La figure du dialogue dans *Le Masque et la Plume* serait ainsi celle d'une solidarité dans la diversité, ce qui crée les conditions de possibilité de l'*individuation discursive* (v. Păunescu 2006).

faux), le modèle Q - R a l'avantage méthodologique de pouvoir absorber, dans un format économique, les deux dimensions en jeu dans tout débat : *la polémique* et *le dialogue*.

5.3. Par ailleurs, le modèle Q - R permet d'intégrer la notion de *tiers* à l'analyse du débat. En effet, tout débat se caractérise par un dispositif d'échange triangulaire, qui suppose la présence, face aux débatteurs, d'un public, ou du moins l'existence des auditeurs/spectateurs virtuels¹⁸.

Paradoxalement, la figure du tiers, nécessaire à la théorie du débat, semble s'évanouir au moment de l'analyse. Sinon, comment expliquer les opinions quasi-unanimes sur la nature polémique du débat ? Force est de constater que les moments polémiques impliquent un verrouillage de l'espace critique, d'où le public demeure le grand absent : les critiques débattent entre eux. Une fois le différend réglé, le face à face des critiques cède la place à une parole *solidairement adressée* en tant que réponse aux questions des auditeurs. Or, ces réponses ne se justifient qu'en relation aux attentes présumées des auditeurs face aux critiques et à leur savoir. Prendre la parole, c'est donc supposer qu'il existe une ou plusieurs questions qui retiennent notre attention, que nous relevons et auxquelles nous essayons de répondre. Mais pour être pertinentes, ces questions doivent être également supposées intéresser le destinataire, sans quoi la parole risque de tourner au soliloque.

5.4. Il n'y aurait donc pas *un* débat, mais *des* débats. En fonction du type de problématique qui les sous-tend, on pourrait parler de débats fermés, qui visent à donner la solution d'un problème, et de débats théoriquement ouverts, qu'il serait toujours possible de continuer et dont le caractère fini est soumis davantage à des contraintes empiriques (temps) que sémantiques ; des débats dont l'enjeu est le *vrai* et le *faux*, le *pour* et le *contre* (donc un enjeu d'ordre *épistémique*), et des débats moins typés, où ce qui est en jeu est moins l'objet que la *manière spécifique, individuelle* dont les locuteurs entendent s'y rapporter. Tel nous semble être le cas du débat culturel, dont la structure n'obéit plus aux exigences de la logique démonstrative, mais à la spécificité de son objet même : simultanément objet de connaissance, d'interprétation et de séduction.

Références bibliographiques

Albert, L. et Nicolas, L. (2010), « Le «pacte» polémique : enjeux rhétoriques du discours de combat », in Albert, L. et Nicolas, L. (sous la direction de), *Polémique et rhétorique de l'Antiquité à nos jours*, De Boeck/Duculot, Bruxelles, p. 17-48.

¹⁸ Ainsi, « l'une des caractéristiques du débat concerne l'existence d'un public. C'est ce dernier qui constitue le véritable enjeu, c'est lui qu'il faut convaincre car il paraît peu probable de pouvoir convaincre son adversaire » (Vion 1992 : 138-139).

- Ambroise, B. et Laugier, S. (2009), *Philosophie du langage. Signification, vérité et réalité*, Vrin, Paris.
- Apel, K. O. (1994), *Le logos propre au langage humain*, Éd. de l'Éclat, Paris.
- Aristotel (1998), *Despre interpretare*, Humanitas, București.
- Charaudeau, P. (1998), « L'Argumentation n'est peut-être pas ce que l'on croit », *Le Français d'aujourd'hui*, 123 (consulté sur internet : <http://www.patrick-charaudeau.com/L-argumentation-n-est-peut-etre,223.html>).
- Collingwood, R. (1939), *An Autobiography*, Oxford University Press.
- Doury, M. (1995), « Duel sur la Cinq : dialogue ou trilogie ? », in Kerbrat-Orechioni, C. et Plantin, C. (éds), *Le Trilogie*, Presses Universitaires de Lyon, p. 224-249.
- Frege, G. (1971), « Sens et dénotation », *Écrits logiques et philosophiques*, Seuil, Paris, p. 102-126.
- Hintikka, J. (1976), *The Semantics of questions and the questions of semantics*, North Holland, Amsterdam.
- Hintikka, J. (1978), « Answers to Questions », in Hiz, H. (ed.), D. Reidel Publishing Company, Dordrecht, p. 279-301.
- Hintikka, J. (1981), « Questions de réponses et bien d'autres questions encore », *Langue Française*, 52, p. 56-69.
- Hoogaert, C. (1996), « Persuasion, communication et questionnement », in Hoogaert, C. (dir.), *Argumentation et questionnement*, PUF, Paris, p. 37-54.
- Jacques, F. (1979), *Dialogiques. Recherches logiques sur le dialogue*, PUF, Paris.
- Meyer, M. (1986), *De la problématique. Philosophie, science et langage*, Pierre Mardaga, Bruxelles.
- Normand, C. (1980), « Faut-il se demander ce que parler veut dire ? », *Linx*, 3, p. 7-64.
- Parret, H. (1989), « La Communication et les fondements de la pragmatique », *Verbum*, XII/2, p. 207-219.
- Parret, H. (1999), *L'Esthétique de la communication. L'au-delà de la pragmatique*, Ousia, Paris.
- Păunescu, M.-O. (2002), « Alors – marqueur de problématisation discursive », *Actes de l'Association Roumaine des Chercheurs Francophones en Sciences Humaines (ARCHES)*, 4, p. 99-107.
- Păunescu, M.-O. (2006), *Le débat en question(s). Une analyse du débat culturel Le Masque et la Plume*, L'Harmattan, Paris.
- Plantin, C. (1990), *Essai sur l'argumentation. Introduction linguistique à l'étude de la parole argumentative*, Kimé, Paris.
- Trognon, A. (1990), « Relations intersubjectives dans le débat », in Berrendonner, A. et Parret, H. (éds), *L'interaction communicative*, Peter Lang, Berne, p. 195-213.
- Vion, R. (1992), *La Communication verbale. Analyse des interactions*, Hachette, Paris.